

# ÉTUDES SUR LA CRÉDIBILITÉ D'HÉRODOTE

## III. LES STÈLES DE DARIUS DE THRACE\*

PAR

MIHAIL VASILESCU

En parlant de l'expédition de Darius contre les Scythes, Hérodote (IV, 85–90) dit que celui-ci est parti de Suse et il s'est dirigé vers la contrée de Calcédoine, sur le Bosphore, où, à l'ordre du roi, l'architecte Mandrokles de Samos avait construit un pont de bateaux qui liait les deux rives. À cet endroit, le Grand Roi est monté sur un navire et il s'est dirigé vers la mer Pontique, qu'il a longuement admirée assis sur l'un des rochers Cyanées. Ensuite, Darius est revenu sur le pont construit par Mandrokles, où, après avoir regardé aussi le Bosphore, a érigé deux stèles en marbre blanc, en gravant, en assyrien sur l'une et en grec sur l'autre, les noms de tous les peuples emmenés avec lui<sup>1</sup>. Après avoir comblé Mandrokles de cadeaux, pour le fait d'avoir fait construire le pont, le Grand Roi a passé en Europe et a ordonné aux Ioniens de se diriger, sur mer, jusqu'à Istros, et de l'y attendre après avoir y construit un pont de bateaux, afin de lier les deux rives du fleuve. Mais le roi Darius n'est pas allé directement vers le pays des Scythes, il a traversé la terre de Thrace jusqu'aux sources de la rivière Téaros<sup>2</sup> qui se jette dans Contadesdos, un affluent d'Agrianes, qui, à son tour, se jette dans Hébron, où il a fait halte pour trois jours. Charmé par les vertus de la rivière, le roi perse y a également érigé une stèle sur laquelle on a écrit les mots suivants (IV, 91) : «Tefrou potamoà kefalà ðdwr ïristÒn te ka ð kÈlliston par ðcontai pÈntwn potamin· ka ð -p' aÙt'ij Çp...keto -laiÚnwn -p' SKÚqaj stratÒn Çn¾r ïristÒj te ka ð kÈllistoj pÈntwn Çnqrèpwn, Darecoj Ð UstÈspeoj, Perswn te ka ð pÈshj táj °pe...rou basileÚj». («Les sources du Téaros fournissent l'eau la meilleure et la plus belle de tous les fleuves; et à ces sources est venue, conduisant son armée contre les Scythes, l'homme le meilleur et le plus beau de tout le monde, Darius fils d'Hystaspe, roi des Perses et de tout le monde<sup>3</sup>. Puis, comme s'il voulait renforcer la véridicité de la citation, Hérodote ajoute: taàta d» -nqaàta -grÈfh. («voilà ce qui fut gravé en cet endroit»).

---

\* *Études sur la crédibilité d'Hérodote* : I. *Les pharaons Sésostri, Phéron et Protée*, in SAA, VIII, 2001, p. 83–126; II. *Les campagnes du pharaon Sésostri en Asie et en Europe*, in SAA, IX, 2003, p. 187–240.

<sup>1</sup> Hdt., IV, 87, 1: QehsÈmenoj d» ka ð tÒn BÒsponon st»laj Ýsthse dÙo -p' aÙtoà l...qou leukoà, -ntamèn grÈmmata -j m»n t¾n «AssÚria, -j d» t¾n ÈllhnikÈ, Ýqnea pÈnta Ósa per Àge... Àge dÈ pÈnta tìn Àrce. ToÚtwn muriÈdej -xhriqm»qhsan, cwr»j toà nautikoà, -bdom»konta sÝn fpeàsi, n»ej d» -xakÓsiai sunel»cqhsan.

<sup>2</sup> Hdt., IV, 90, qui dit qu'il y avait trente-huit sources. Pour leur identification, voir E. Unger, *Die Dariusstele am Tearos*, avec une *Nachschrift* de F. H. Weißbach, in AA, 1915, col. 5 sqq. Pour A. Jochmus, *Notes on a Journey into the Balkan or Mount Haemus in 1847*, in JRGs, 24, 1854, p. 44–45, la rivière Téaros est le résultat de l'unification de deux petites rivières nommées, pendant son époque, Bunardere et Semerdere. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la rivière portait le nom de Simer-dere, Teare, Deara, ou Dere. Cf. J. Robson, in W. Smith (ed.), *Dictionary of Greek and Roman Geography*, II, London, 1870, p. 117, s.v. *Tearus*; Ph.-E. Legrand, dans son commentaire de l'édition Budé, Paris, 1982, p. 89, n. 3; A. Corcella, dans son commentaire de l'édition Arnolodo Mondadori, IV, *La Scizia e la Libia*, Milano, 1993, p. 305–306. Aujourd'hui son nom est Kaynara Derest. Cf. I. von Bredow, in DNP, 12/1, 2002, col. 65, sv. *Tearos*. Le Téaros apparaît aussi chez le rhéteur Libanios d'Antioche *Orat.*, XI, 73 et également chez Pline, *Nat.Hist.*, IV, 45. Dans *Anth. Pal.*, VII, 514, le toponyme apparaît sous la forme de Q»aroj.

<sup>3</sup> J'y suis, en modifiant en quelque sorte, la traduction de Ph.-E. Legrand, *supra*, n. 2, livre IV. Pour des raisons à suivre les pages suivantes, note 41, je traduis le syntagme pÈshj táj °pe...rou non par «tout le continent», mais par «tout le monde».

Malheureusement, aucune de ces inscriptions que Darius aurait érigées en Thrace<sup>4</sup>, à l'occasion de la campagne perse contre les Scythes, ne s'est conservée jusqu'à nous. Ces inscriptions, existaient-elles vraiment ? Ou elles sont des fictions auxquelles Hérodote a recouru afin de rendre son récit plus crédible et, par conséquent, plus intéressant ? On ne pourrait donner une réponse sans équivoque à cette question, mais certains indices nous font croire que le père de l'histoire nous transmet, au moins, quelques bribes de réalité. La première observation que l'on doit faire est que Hérodote a invoqué plusieurs fois, même si dans certains cas d'une manière discutable, des sources épigraphiques réelles, en étant l'un des pionniers de l'épigraphie grecque<sup>5</sup>. Puis, les inscriptions de Thrace ne doivent pas surprendre, car nous avons des preuves sûres que le roi Darius habitait à immortaliser sa participation à des événements mémorables dans des différentes contrées par des inscriptions en pierre rédigées dans les langues « officielles » de la chancellerie perse et dans la langue des habitants de la contrée respective. Ainsi, à l'occasion de l'inauguration par le Grand Roi du canal qui liait le Nil à la mer Rouge, plusieurs stèles ont été érigées tout au long de celui-ci. L'une d'entre elles, découverte en 1866 par Charles de Lesseps, s'est conservée, grâce à trois fragments, en conditions relativement acceptables. La stèle montre le roi Darius avec le cartouche de son nom ; à gauche, à droite et à ses pieds il y a des inscriptions en vieux perse et en élamite, et sur le verso de la pierre on trouve le même texte, avec quelques détails supplémentaires, en égyptien hiéroglyphique<sup>6</sup>. C'est toujours en Égypte, probablement à Memphis<sup>7</sup>, qu'on a érigé une statue du roi, à la manière égyptienne, à l'occasion, peut-être, de sa visite là, qui a eu lieu après l'expédition contre les Scythes vers l'année 513 av. J.-C.<sup>8</sup>, qui n'est pas restée en Égypte, mais a été transportée à Suse, où elle a été découverte par les archéologues français, en 1972, pendant les fouilles de la « Porte Monumentale de Darius »<sup>9</sup> située dans le secteur de l'est du complexe architectural Apadana. La tunique du roi, typiquement perse, est ornée de quatre inscriptions qui sont conservées en bon état. Trois d'entre elles, ayant un contenu identique, utilisent l'écriture cunéiforme et sont rédigées, chacune, en vieux perse, en élamite et en accadien, et la quatrième, ayant un contenu différent est rédigée en égyptien hiéroglyphique<sup>10</sup>.

<sup>4</sup> J'y utilise le terme de Thrace au sens ethnique, car, selon Hérodote, VII, 75, les deux rives du Bosphore étaient habitées par des populations d'origine thrace. Voir aussi Chr. Danov, *Tracia antică* (trad. du bulgare), București, 1976, p. 160, n. 119.

<sup>5</sup> Cf. W. Larfeld, *Griechische Epigraphik*, München, 1914, p. 7; H. Volkmann, *Die Inschriften im Geschichtswerk des Herodot*, in *Convivium. Festschrift K. Ziegler*, Stuttgart, 1954, p. 41–65; M. Guarducci, *Epigrafia greca*, I, Roma, 1967, p. 27; S. West, *Herodotus' epigraphical Interests*, in *CQ*, 35, 1985, p. n. 5, p. 278–305; Eadem, *infra*, n. 9, p. 117–120; M. Vasilescu, *Études sur la crédibilité d'Hérodote*. II. *Les campagnes du pharaon Sésostris en Asie et en Europe*, in *SAA*, IX, 2003, p. 229–236. Hérodote invoque neuf fois des inscriptions grecques et douze fois des inscriptions égyptiennes et orientales.

<sup>6</sup> Pour les stèles de Darius du Canal de Suez, voir G. Posener, *La première domination perse en Égypte*, Le Caire, 1936, p. 47–87; W. Hinz, *Darius und Suezkanal*, in *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, N.F., 8, 1975, p. 115–121; J. F. Salles, *Les Acheménides dans le Golfe arabo-persique*, in vol. *Achaemenid History*, IV, *Centre and Periphery* (eds. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt), Leiden, 1990, p. 111–130; P. Briant, *De Sardes à Suse* et Chr. Tuplin, *Darius, Suez Canal, and Persian imperialism*, in vol. *Achaemenid History*, VI, *Asia Minor and Egypt; Old Cultures in a New Empire* (eds. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt), Leiden, 1991, p. 78–79 et, respectivement, 237–283; E. Bresciani, *L'Égitto acheménide. Darius I e il canale del mar Rosso*, in *Transeuphratène*, 14, 1998, p. 103–111.

<sup>7</sup> Probablement, c'est à cette statue que fait référence Hérodote, II, 110 (cf. Diod., I, 58), qui dit que les prêtres de Héphaïstos de Memphis n'ont pas permis et Darius a accepté, qu'on érige une statue du roi dans cette ville, devant les statues de Sésostris et de sa famille, car le roi perse n'a pas eu les mêmes réalisations glorieuses que le pharaon égyptien. Cf. M. Vasilescu, *Études sur la crédibilité d'Hérodote*. I. *Les pharaons Sésostris, Phéron et Protée*, in *SAA*, VIII, 202, p. 102 sqq.

<sup>8</sup> M. Braun, *History and Romance in Greco-Oriental Literature*, Oxford, 1938, p. 15; M. Malaise, „Sésostris”, *pharaon de légende et d'histoire*, in *Chronique d'Égypte*, 41, 1966, p. 256 sq. ; A. B. Lloyd, *Herodotus Book II Commentary 1–98*, Leiden, 1976, p. 37. Ce *terminus post quem* résulte de la liste des peuples soumis qui figurent sur le socle de la statue de Suse, où l'on énumère les satrapies *Skudra* (Thrace) et le *Pays Tjemou* (Libye), car, après cette date, Megabazos et, respectivement, Aryadnes, ont annexé ces territoires. Conformément à l'opinion de D. Stronach, *infra*, n. 10, p. 246, la visite de Darius aurait eu lieu vers l'année 490 av. J.-C.; selon W. Hinz, *supra*, n. 6, p. 118–120, cette visite aurait pu se produire entre 497–495. Pour la date de la conquête de Thrace voir P. Briant, *Histoire de l'Empire Perse de Cyrus à Alexandre (Achaemenid History)*, X, eds. P. Briant, A. Kuhrt, M. C. Root, H. Sancisi-Weerdenburg, J. Wiesehöfer), Paris, 1996, p. 153–156.

<sup>9</sup> Tout comme il résulte de l'inscription trilingue que Xerxès y a fait graver. Cf. F. Vallat, *L'Inscription trilingue de Xerxès à la Porte de Darius*, in *CDAFI*, 4, 1974, p. 171–180.

<sup>10</sup> Pour la statue de Darius, voir *JA*, 260, 1972, et les études de M. Kervan et alii, *Une statue de Darius découverte à Suse*, p. 235–266, et D. Stronach, *Description and Comment*, p. 241–246 ; J. Perrot et alii, *Recherche dans le secteur de*

La campagne scythique, par les proportions gigantesques de la planification et par les effectifs impressionnants que les Perses ont engagés, dut offrir à Darius l'occasion d'immortaliser en pierre un événement qui s'annonçait être mémorable. De cette perspective, les affirmations d'Hérodote sur les inscriptions de Darius de Thrace sont vraisemblables et les détails que l'historien offre sur ces épigraphes rendent ses dires plus probables en ce qui concerne leur existence.

Hérodote dit que Darius a érigé deux stèles en marbre blanc à Bosphore, avant de passer sur la rive européenne sur le pont de bateaux, construit par Mandrokles de Samos<sup>11</sup>. Le détail que l'une des inscriptions utilisait Ἐλληνικὰ γράμματα et l'autre "Assúria grēmata est un indice d'authenticité de la perspective des exemples offerts par les inscriptions d'Égypte. Le syntagme "Assúria grēmata, y usité pour la première fois, est, pour Hérodote, la nomination générique pour l'écriture cunéiforme. Mais elle en est ambiguë, car ce type d'écriture a été utilisé, pendant des millénaires, par de nombreux peuples du Proche Orient. Quelle langue rendent ces "Assúria grēmata ? Les épigraphes de Darius du canal de Suez et de Memphis (?) rédigées en cunéiformes tout comme les inscriptions royales perses du règne de ce roi et de ses héritiers, qui nous montrent qu'elles ont été écrites avec des caractères cunéiformes et dans les langues «officielles» de l'empire des Achéménides, à savoir le vieux perse, le babylonien et l'élamite, nous poussent à croire que dans le cas de l'inscription cunéiforme de Bosphore aussi, si elle a vraiment existé, les choses auraient dû être similaires. Elle aurait été formée, en fait, de trois inscriptions à contenu identique écrites dans les trois langues utilisées dans la chancellerie des rois Achéménides. Mais Hérodote ou sa source, en méconnaissant cette écriture et les langues rendues par celle-ci, a évité de dévoiler son ignorance, en recourant à une formule non engageante<sup>12</sup>. Du texte d'Hérodote on ne déduit pas que toutes les stèles (en réalité, des fragments de deux stèles) utilisées pour orner l'autel de l'Artémide Orthosia, étaient écrites seulement avec des caractères Grecs. Il est très probable, mais sans pouvoir en prouver, que, parce que la stèle écrite avec des caractères «assyriens» était plus longue, puisqu'elle était formée de trois inscriptions en trois langues différentes, parmi les fragments de stèles utilisés à l'autel d'Artémide, il y avait aussi quelques unes écrites en cunéiformes.

D'autres détails, que l'historien d'Halicarnasse nous offre sur les inscriptions de Darius de Bosphore nous font ne mettre pas sous le signe du doute leur existence. Il ajoute que, plus tard, les habitants de Byzantion ont apporté les stèles dans leur ville et les ont utilisées pour orner l'autel de l'Artémide Orthosia, exception faisant l'une, entièrement couverte de l'écriture assyrienne, qu'ils ont laissée près du temple de Dionysos de Byzantion<sup>13</sup>. Du récit de la réutilisation des stèles par les Byzantins, tout comme du détail que la pierre qui se

*l'est du Tépé d'Apadana*, et M. Roaf, *The Subject Peoples on the Base of the Statue of Darius*, in *CDAFI*, 4, 1974, p. 43–56 et, respectivement, p. 73–110 ; M. C. Root, *The King and the Kingship in Achaemenid Art : Essay on the creation of the Iconography of Empire* (Acta Iranica, III-ème série, IX), Leiden, p. 61 sqq., 68 sqq. Pour la description et la traduction des inscriptions cunéiformes, voir F. Vallat, *Inscription cunéiforme*, *JA*, 260, 1972, p. 247–251 ; Idem. *La triple inscription cunéiforme de la statue de Darius I<sup>er</sup> (Dasb)*, in *RA*, 68, 1974, p. 157–166 ; Pour la description et la traduction des inscriptions hiéroglyphiques voir J. Yoyotte, *Les inscriptions hiéroglyphiques. Darius et l'Égypte*, in *JA*, 260, 1972, p. 253–266 ; Idem, *Les inscriptions hiéroglyphiques de la statue de Darius à Suse*, in *CDAFI*, 4, 1974, p. 181–183. Pour la signification de ces inscriptions, voir S. West, *supra*, n. 5, p. 281 sq., n. 13 ; P. Briant, *supra*, n. 8, p. 488 sqq. ; M. Vasilescu, *supra*, n. 7, p. 103 sqq.

<sup>11</sup> Selon Stéphanie West, *supra*, n. 5, p. 281, il est douteux que les stèles aient été érigées sur le bord asiatique du Bosphore, car leur réutilisation plus tard par les byzantins serait un indice que, en fait, elles ont été érigées dans la partie européenne de l'étroit. Mais l'hypothèse est difficile à soutenir car, d'Hérodote, IV, 87–89, il résulte que Darius a traversé le Bosphore, de l'Asie vers l'Europe, après avoir érigé les stèles.

<sup>12</sup> Pour voir dans quelle mesure Hérodote connaissait langues et écritures étrangères cf. Th. Harrison, *Herodotus' Coception of Foreign Langage*, in *Histos*, 2, 1998, <http://www.dur.ac.uk/Classics/histos>. En ce qui concerne les rapports entre les iraniens et les Grecs, voir A. Momigliano, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation* (trad. de l'anglais), Paris, 1979, p. 137 sqq. ; Pour le sens donné par les Grecs à 'Assúria grēmata, voir C. Nylander, *ASSURIA GRAMMATA. Remarks on 21<sup>st</sup> Letter of Themistocles*, in *Opuscula Atheniensi*, 8, 1968, p. 119–136 ; M.-F. Blaisez, *L'Étranger dans la Grèce antique*, Paris, 1984, p. 186. Pour la mesure dans laquelle Thucydide connaissait le monde perse, voir R. Schmitt, *Achaemenidisches bei Thukydides*, in H. Koch et D. N. Mackenzie (eds.), *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben*, Berlin, 1983, p. 69–98.

<sup>13</sup> Hdt., IV, 87, 2: Tísi m̄n nun st»Ivsi taÚtVsi BuzEntioi kom...santej –j t¾n pŒlin Ūsteron toÚtwn –cr»santo prŒj tŒn bwmŒn táj "Orqws...hj "Art̄midoj, cwr̄j –nŒj l...qou· oátoj d» katele...fqh par̄ toà

trouvait près du temple de Dionysos était entièrement couverte avec "Assúria grēm̄mata résulte, d'un côté, qu'elles étaient bien connues aux habitants de la zone, s'ils en avaient une idée, dès l'époque d'Hérodote, après plus de six décennies de leur construction, et, de l'autre côté, que l'historien a vu lui-même cette pierre ou que la source lui a transmis sa propre observation<sup>14</sup>.

Dans la narration d'Hérodote sur les stèles de Darius de Bosphore (IV, 88–89), on met en évidence les mérites de Mandrokles à la construction du pont sur le détroit. Pour cette réalisation extraordinaire, Darius l'a comblé de cadeaux, que l'architecte samien les a utilisés, en partie, afin d'illustrer un tableau qui représentait tout le travail de construction du pont, le roi Darius sur un trône d'honneur et son armée en passant le pont. Après avoir terminé ce cadre, Mandrokles l'a consacré au temple d'Héra, auquel on a ajouté quatre vers dans lesquels on rappelait ses faits, pour lesquels, pour le geste d'avoir accompli le désir de Darius, il a été récompensé d'une couronne et les Samiens ont obtenu la gloire éternelle : ἀὐτὸ μὲν στήφανον περιέειπεν, Σάμιοι δὲ κἀδοῖ / Dare...ou basilōj —ktelōj saj kat | noān<sup>15</sup>. L'hypothèse qui dit qu'Hérodote a vu ce tableau et l'épigramme susmentionnée à Samos même est très plausible<sup>16</sup>. L'historien se rapporte également à une autre inscription de Samos, à savoir à la stèle que les Samiens ont dédié aux onze triérarques qui, dans le combat naval de Lade, à la différence d'autres navarques concitoyens, ont refusé de se retirer devant la flotte phénicienne. Cette inscription a été vue par Hérodote à Samos, du moment qu'il dit que la stèle se trouvait, pendant son époque, dans l'agora : καὶ ἔστι αὐτῆς ἑστῆς — τὴν τὴν ἑστῆς (VI, 14). Conformément au glossaire Souda<sup>17</sup>, Hérodote a été, pour un certain temps à Samos, en tant que réfugié politique. Cette affirmation est très soutenue par l'attention particulière que l'historien prête à la ville et par les détails précis qu'il en offre<sup>18</sup>. Parmi ces détails, un intérêt particulier pour notre discussion est représenté par la référence au tableau consacré par Mandrokles à Héra. L'historien ne spécifie pas *expressis verbis* quel est le temple d'Héra dont il parle, mais l'origine samienne de l'architecte, tout comme le vers de l'épigramme qui dit que le pont de bateaux sur le Bosphore a été considéré une réalisation glorieuse des Samiens, nous assurent qu'il s'agit d'Héraïon de Samos. C'est ici qu'Hérodote a vu ce tableau<sup>19</sup>, et l'image de Darius sur le trône l'a inspiré pour rendre la manière dont Xerxès assistait au passage des troupes perses de l'Asie en Europe, à travers l'Hellespont, sur deux ponts de bateaux (VII, 44)<sup>20</sup>.

---

Dionύσου τὸν νῦν >n Buzant...J grammētwn "Assur...wn plōj. Si l'on fait une analyse plus attentive, le texte n'est pas dépourvu de confusions. Hérodote dit qu'il y avait deux stèles, mais le pluriel στῆλαι, qui se rapporte à l'autel de l'Artémide, en corrélation avec cwrōj -nōj, lié au temple de Dionysos, suggérerait qu'il y avait, en fait, plus de deux stèles. La seule explication raisonnable pour cette confusion (ou pour la rédaction négligente) en soit que les deux stèles ont été brisées à l'occasion de leur usage, ou un peu avant, en plusieurs morceaux.

<sup>14</sup> Contra, D. Fehling, *Herodotus and his „Sources“*. Citation, *Inventions and Narrative Art* (ARCA, Classical and Medieval Texts, papers and Monographs, 21), Leeds, 1989, p. 190 (traduction de l'allemand par J. G. Howie). P. Briant, *supra*, n. 8, p. 211, affirme que sur l'existence de ces stèles „on peut en discuter”. W. Kendrick Pritchett, *The Liar School of Herodotus*, Amsterdam, 1993, p.148 sq., croit que, si l'on admet, Darius a été celui qui a fondé la ville qui porte son nom au bord de la mer Marmara, proche de la frontière de Mysie, dont on parle dans un texte épigraphique (Wade-Gery, in B.D. Meritt, H. Th. Wade-Gery, M. F. McGregor, *The Athenian Tribute Lists*, I, Cambridge, Mass., 1939, p. 479, cf. R. Schmitt, *The Name of Darius*, in *Acta Iranica*, 30, 1990 («*Iranica varia*»). *Papers in honor of Professor Eshan Yarshater*), p.197, le fait d'ériger les stèles ne doit pas surprendre.

<sup>15</sup> Hdt., IV, 88. Il ne résulte pas du texte, d'une manière très claire, que Mandrokles est aussi l'auteur de l'épigramme, citée comme anonyme par *Anth. Pal.*, VI, 341 = D. L. Page, *Further Greek Epigrams*, Cambridge, 1981, p. 193 sq. Voir aussi G. Dunst, *Archaische Inschriften und Dokumente der Pentekontaetie aus Samos*, in *Athenische Mitteilungen*, LXXXVII, 1972, p. 123 sq.; S. West, *supra*, n. 5, p.282; A. Corcella, *supra*, n. 2, p. 304.

<sup>16</sup> S. West, *supra*, n. 5, p.282; A. Corcella, *supra*, n. 2, p. 304.

<sup>17</sup> s. v. „Erōdotoj.

<sup>18</sup> Cf. Ph.-E. Legrand, *supra*, n. 2, *Hérodote, Introduction*, Paris, 1966, p. 10: «Tout cela semble révéler une familiarité intime avec les gens et les choses de Samos, de profondes sympathies samiennes qui résistèrent au choc des événements, sympathies et familiarité qui s'expliquèrent très bien par un séjour prolongé, des impressions de jeunesse, la reconnaissance d'un réfugié pour le pays qui lui donna asile.» Voir également B. Mitchell, *Herodotus and Samos*, in *JHS*, 95, 1975, p. 75–91; R. Tölle-Kastenbein, *Herodot und Samos*, Bochum, 1976, p. 9 sqq.; 104 sqq.; D. Asheri, in D. Asheri, S. M. Medaglia, *Erodoto, Le Storie*, III, *La Persia*, Fondazione Lorenzo Valla, Arnoldo Mondadori editore, Milano, 1990, p. 256 sq., 279.

<sup>19</sup> À l'époque de Strabon, XIV, 1, 14 (637), l'Héraïon de Samos était devenu une pinacothèque véritable.

<sup>20</sup> T. Hölscher, *Griechische Historienbilder des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr* (Beiträge zur Archäologie 6), Würzburg, 1975, p. 36. Il paraît que la même peinture ait inspiré le poète local Choirilos vers la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'auteur d'une *Persiká* ou *Persh...j*, qui s'inspirait d'Hérodote afin de rendre l'image de Xerxès. Cf. A. Barigazzi, *Mimnermo, Filita, Antimaco e Cherilo nel proemio degil Aitia di Callimaco*, in *Hermes*, LXXXIV, 1956, p. 180 sq.

La relation étroite qu'Hérodote a eu avec Samos, où la personnalité de Mandrokles était très appréciée, nous fait croire que l'historien s'y est informé tout d'abord en ce qui concerne l'épisode du passage de l'armée perse en Europe. S'il n'a pas visité le Byzantion et il n'a pas vu, de ses propres yeux, les stèles de Darius qui s'y trouvaient, fait à ne pas exclure *a priori*, alors l'hypothèse la plus plausible en ce qui concerne ses sources sur ces inscriptions est que l'historien en a appris dans le milieu samien, où, grâce à la notoriété de Mandrokles, on aurait du connaître beaucoup de détails sur la campagne scythique de Darius. Ou, si pourtant il a vu lui-même les stèles en question, a visité le Bosphore sous l'empire de ce qu'on disait à Samos sur cette campagne<sup>21</sup>.

Le monument épigraphique de Téaros offre de nouvelles occasions de réflexion sur la crédibilité d'Hérodote. L'existence de celui-ci ne doit pas être mise sous le signe de doute, puisque nous avons plusieurs indices qui, cumulés, nous conduisent vers cette conclusion. Un indice indirect, mais très important, doit être recherché loin, en Égypte, dans la légende de Sésostris. Elle est d'origine égyptienne et s'inspire de l'activité remarquable des pharaons Sénusret I (1962–1928) et Sénusret III (1878–1842)<sup>22</sup> de la XII-ème dynastie, qui s'est perpétuée à travers les siècles, en faisant de Sénusret le prototype du pharaon exemplaire. Paradoxalement, cette légende n'est pas connue des sources égyptiennes, mais des textes grecs, Hérodote en étant le premier écrivain, d'une liste longue, qui raconte les faits du pharaon<sup>23</sup>. À l'époque de la domination perse sur l'Égypte, le mythe de Sésostris a acquis de significations nouvelles, en devenant l'expression de la fierté nationale et de la supériorité des égyptiens par rapport aux envahisseurs perses. Il était la réponse à la propagande perse qui exaltait les faits d'armes des rois perses Cyrus III<sup>er</sup> le Grand, Cambyses et, surtout Darius I<sup>er</sup>, qui étaient présentés, conformément aux inscriptions royales perses, les « rois des rois » et les maîtres de tout le monde<sup>24</sup>.

Dans la variante actualisée, patriotique, du mythe de Sésostris/Sénusret, le pharaon égyptien s'opposait à Darius I<sup>er</sup>, en ayant dit qu'il a été un conquérant plus grand que Darius. En tant que preuve de ces conquêtes, Hérodote invoque les stèles que le pharaon Sésostris a érigées sur le territoire des peuples conquis, qui mentionnaient son nom et celui de son pays, tout comme la façon de soumettre les peuples en question. En Europe, il a soumis les Scythes et les Thraces, geste raté par Darius, sur leur territoire se trouvant la frontière la plus éloignée sur laquelle l'armée égyptienne est arrivée, car, croit Hérodote, seulement sur le territoire des Scythes et des Thraces on trouve encore des stèles érigées par les égyptiens<sup>25</sup>.

<sup>21</sup> Voir également J. R. Gardiner-Garden, *Dareios' Scythian Expedition and its Aftermath*, in *Klio*, 69, 2, 1987, p. 341 sq., qui considère que, pour la campagne scythique de Darius, Hérodote s'est informé, excepté Samos, par des enquêtes personnelles dans Chersones, Byzantion, peut-être aussi dans des cités grecques de l'ouest du Pont Euxin et, également, du milieu des Philaïdes d'Athènes et celui milésien.

<sup>22</sup> Je suis la chronologie de N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1988, p. 211. En ce qui concerne l'identité de *Sésostris* des sources grecques et *sn wsr̄t*, *Senwosret / Senusret* des hiéroglyphes égyptiennes, voir K. Sethe, *Sesostris* (Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens, II, 1), Leipzig, 1900; Idem, *Der Name Sesostris*, in *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 41, 1904, p. 43–57.

<sup>23</sup> Pour les légendes de Sésostris/Sénusret, voir G. Maspero, *La Geste de Sésostris*, in *Journal des Savants*, 1901, p. 595 sqq.; K. Sethe, *Sesostris*, *supra*, n. 22; H. Kees, *RE*, II A, 1923, col. 1855–1861, s.v. *Sesonchosis*; Idem, col. 1861–1876, s.v. *Sesostris*; K. Lange, *Sesostris, ein ägyptischer König in Mythos. Geschichte und Kunst*, München, 1954; G. Goossens, *La légende de Sésostris*, *La Nouvelle Clio*, 11–12, 1952–1962, p. 293 sqq.; M. Malaise, *supra*, n. 8, p. 244–272; A. B. Lloyd, *Nationalist Propaganda in Ptolemaic Egypt*, in *Historia*, 31, 1982, p. 33–55; Idem, *Herodotus' Account of Pharonic History*, in *Historia*, 37, 1988, p. 22–53; C. Obsomer, *Les campagnes de Sésostris dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes* (Connaissance de l'Égypte ancienne), Bruxelles, 1989.

<sup>24</sup> R. G. Kent, *Old Persian Grammar, Texts, Lexicon* (American Oriental Society), New Haven, Connecticut, 1953<sup>2</sup>, *passim*; Cl. Herrenschildt, *Désignation de l'Empire et concepts politiques de Darius I<sup>er</sup> d'après ses inscriptions en vieux-perse*, *STIR*, 5/1, 1976, 33–65; J. Heinrichs, „Asiens König“, *Die Inschriften des Kyrosgrabs und das Achämenidische Reichsverständnis*, in W. Will, J. Heinrichs (hrsg.), *Zu Alexander der Grosse. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*, I, Amsterdam, 1987, 525; P. Briant, *supra*, n. 8, p. 185–196, 934–936; F. Prontetra, *Hekataios und die Erdkarte des Herodot*, in D. Papenfuß, V. M. Strocka (hrsg.), *Gab es das griechische Wunder? Griechenland zwischen dem Ende des 6. und der Mitte des 5. Jahrhunderts v. Chr.* (Tagungsbeiträge des 16. Fachsymposiums der Alexander von Humboldt-Stiftung veranstaltet vom 5. bis 9. April 1999 in Friburg im Breisgau), Mainz am Rhein, 2001, p. 132; M. Vasilescu, *supra*, n. 5, p. 201 sq.

<sup>25</sup> Hdt., II, 103: Taàta d̄ poīwn̄ diex̄wiē t̄¾n̄ ½peiron, –j̄ Ö –k̄ t̄Aj̄ 'As...hj̄ –j̄ t̄¾n̄ EÜrèphn̄ diab̄lj̄ toÛj̄ te SkÚqaj̄ katestr̄yato kā toÛj̄ Qr̄wikaj̄. "Ej̄ toÛtouj̄ d̄ moi dok̄ei kā prosètatā ¶pik̄sqaī Ð a, gÜptioj̄ strat̄Oj̄... –n̄ m̄n̄ ḡjr̄ t̄l̄ toÛtwn̄ cèrV̄ fa...nontaī staq̄x̄saī af̄ st̄Alaī, t̄Ō d̄ proswt̄rw̄ toÛtwn̄ oÜk̄stī. Cf. O. Kimball Armayor, *Sesostris and Herodotus' Autopsy of Thrace*, in *HSCP*, 84, 1980, p. 59 sq. À l'époque hellénistique, dans des circonstances historiques changées, le même personnage était confronté aux mêmes résultats avec Alexandre le Grand. Ainsi lit-on chez Diodore (I, 55, 3–4) que Seoosis (*scil.*, Sésostris) a conquis toute l'Asie, y compris certains territoires et peuples auxquels Alexandre le Grand n'a pas réussi arriver, car il a franchi le fleuve Gange et il a avancé, à travers l'Inde, jusqu'à l'Océan, et dans la terre des Scythes il a pénétré jusqu'au Tanais. Cf. H. Kees, *supra*, n. 22, coll.

L'argument épigraphique invoqué par Hérodote est très douteux, car les sources égyptiennes authentiques ne permettent d'arriver à la conclusion que quelqu'un parmi les pharaons portant le nom de Sésusret, ou n'importe quel autre pharaon de toute autre période de l'histoire de l'Égypte, exception faite, certes, Darius, ait fait une expédition militaire en Europe. Ensuite, la Scythie et la Thrace sont, si l'on considère les données actuelles, trop éloignées de l'aire de diffusion de l'écriture égyptienne. D'ailleurs, une lecture plus attentive nous fait voir que Sésosstris n'a pas érigé des stèles en Europe, car l'affirmation de II, 103 est annulée par celle de II, 106, où l'on dit que la plupart des stèles érigées par Sésosstris en différents pays ne se voyaient plus pendant son époque, exception faite celle de Syrie, Palestine et d'Ionie, qu'il a personnellement vues, avec les inscriptions caractéristiques<sup>26</sup>. Autrement dit, Hérodote n'a pas vu les stèles de Sésosstris au pays des Scythes et des Thraces, même s'il voulait laisser comprendre qu'elles ont autrefois existé. Alors quelle est la raison qui a déterminé l'historien à invoquer une preuve inexistante ? On ne pourra donner une réponse acceptable à cette question que si l'on admet que les stèles de Sésosstris d'Europe représentent l'une des contributions des Grecs – d'Hérodote ou de sa source – au mythe égyptien de Sésosstris<sup>27</sup>.

En voyageant en Égypte, après la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>28</sup>, Hérodote a appris de ses interlocuteurs de là-bas que le pharaon Sésosstris était considéré par les habitants le plus grand conquérant du monde, plus grand que Darius même. Il savait, ou il a ultérieurement appris, que pendant la campagne scythique Darius a immortalisé sa présence en Thrace par la stèle de la source de la rivière Téaros. Lorsqu'il a raconté, pour ses lecteurs Grecs, la légende de Sésosstris, il a fallu qu'il apportait des preuves pour confirmer l'opinion des égyptiens selon laquelle le pharaon Sésosstris était un conquérant encore plus grand que Darius, car le roi perse n'avait pas soumis, pareil à son émule égyptien, les Scythes (II, 110). Si Darius avait soumis la Thrace pendant sa campagne ratée contre les Scythes et si Sésosstris avait également soumis, selon la « saga »

---

1870, s.v. *Sesostris*; P. Montet, *Germanicus et le vieillard de Thèbes* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 106, Mélanges 1945), Paris, 1947, p. 48–53. Du même courant d'opinion fait partie une affirmation de Strabon, XVII, 1, 46, p. 816, en conformité avec laquelle à Thèbes, sur certains obélisques se trouvaient des inscriptions d'où résultait que l'empire égyptien s'étendait jusqu'aux Scythes, aux Bactriens, aux Indiens et à l'Ionie. De même, dans le tardif cycle démotique de Pétubastis, l'un des fils de Inaros, Padikhonsu, s'est allié avec Serpot, la reine des Amazones, pour conquérir l'Inde, avant de revenir en Égypte. Pour ce dernier aspect, voir A. Volten, *Aegypten und Amazonen*, Wien, 1962, p. 6–7; N. Grimal, *supra*, n. 22, p. 425. La prétention des Égyptiens, selon laquelle Sésosstris a eu un empire plus étendu que celui d'Alexandre le Grand ne pouvait pas rester sans réplique de la part des admirateurs du macédonien. Ainsi Mégasthènes (*FGrHist* 715 F 11a et 11b), ambassadeur des Séleucides à la cour Maurya, soutenu par Strabon, XV, 1, 6–7 (687) et par Arrien, *Ind.*, V, 4, a nié toute autre campagne en Inde, sauf celle d'Alexandre; dans une lettre apocryphe de Cratéros, l'un des lieutenants d'Alexandre, pour sa mère Aristopatra, on relatait beaucoup de choses extraordinaires, introuvables chez un autre écrivain, tel, par exemple, le fait qu'Alexandre a avancé jusqu'au Gange. Cf. Strab., XV, 1, 35, (702). Dans la version de Trogus Pompée, la position anti-égyptienne est très claire: ce n'est pas Darius qui a été vaincu par les Scythes, mais Sésosstris. Pour ce dernier aspect voir A. von Gutschmidt, *Die beiden ersten Bücher des Pompejus Trogus*, in *Kleine Schriften*, V, Leipzig, 1894, p. 89–105. Les deux courants d'opinion, concernant le rapport entre Alexandre et Sésosstris ont été conciliés dans *le Roman d'Alexandre* de Pseudo-Callisthène, I, 33, 6; 34, 1; III, 17, 17; 24, 2; 34, 4, où le fils de Philippe II est considéré comme le successeur idéal de Sésosstris (*scil. S̄swstrij*) kosmokr̄tor. Pour la parallèle Sésosstris-Alexandre, voir surtout M. Braun, *supra*, n. 8, p. 41–42; F. Pfister, *Studien zum Alexanderroman*, in *WJA*, I, 1946, p. 56–64; K. Lange, *supra*, n. 23, p. 27; O. Murray, *Hecataeus of Abdera and Pharaonic Kingship*, in *JEA*, 56, 1970, p. 162–165; A.B. Lloyd, in *Historia*, 31, 1982, p. 39 sqq. *supra*, n. 23; Idem, *supra*, n. 8, p. 18; C. Obsomer, *supra*, n. 23, p. 37; G. Gaggero, *Considerazioni sulla leggenda di Sesostris nella tradizione greco-romana*, in *Serta historica antica* (Publicazioni dell'Istituto di Storia antica e Scienze ausiliari dell'Università di Genova), XV, 1986, p. 6, n.16.

<sup>26</sup> Hdt., II, 106: T|j d> st>ljaj t|j tsta kat| t|j c̄eraj Đ A„gÚptou basileŸj S̄swstrij, af m̄sn pl̄onej oÙk̄ti fa...nontai perieōsai, >n d> tí Palaist...nV Sur...V aÚTŸj érwn —oŸsaj kā t| gr̄mmata t| e„rh̄m̄na >neŸnta kā gunaikŸj a„do<a. Pour les soi-disant stèles de Sésosstris de Syrie Palestine, voir M. Vasilescu, *supra*, n. 5, p. 226–238.

<sup>27</sup> D'autres contributions des Grecs à l'évolution de ce mythe sont, certainement, les deux tŸpoi d'Ionie et l'épisode colchidéen de Sésosstris cf. M. Vasilescu, *supra*, n. 5, p. 220–224, et 229–238.

<sup>28</sup> Pour le voyage d'Hérodote en Égypte, voir C. Sourdille, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, Paris, 1910. Conformément aux *Histoires* et aux autres sources antiques on ne peut établir une date précise de celle-ci, mais elle a eu lieu après l'année 459, le plus probablement entre les années 450–430. Voir d'autres opinions chez A. Gardiner, *Egypt of the Pharaoh. An Introduction*, Oxford, 1961 (1979), p.3 (vers l'année 445); T. S. Brown, *Herodotus speculates about Egypt*, in *AJPh*, 86, 1965, p. 61, n.7 (vers l'année 450); A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Introduction* (*EPRO*, 43, 1), Leiden, 1975, p. 61–68 (entre 449 et 430); D. Asheri, *Erodoto*, I, *Introduzione generale*, ed. Arnoldo Mondadori, Milano, 1988, p. XIV–XVI (entre 448 et 446).

égyptienne, les Scythes, alors Hérodote ou ses sources, afin de rendre crédible la légende aussi pour les lecteurs Grecs, qui, tout comme les égyptiens, n'agréaient la propagande perse qui exaltait les faits d'armes de Darius, auraient éprouvé le besoin d'imaginer des stèles de ce pharaon sur le territoire des Scythes et des Thraces, comme une preuve de l'étendue plus large de l'empire de Sésostris que celui de Darius. La conclusion qui s'impose c'est que les stèles de Sésostris, de Thrace et de Scythie, ont été imaginées grâce à la stèle réelle de Darius, sur le Téaros<sup>29</sup>. Nous n'avons pas de données qui peuvent nous faire croire qu'Hérodote ou ses sources ont eu en vue d'autres inscriptions aussi de Darius qui, éventuellement, auraient pu être mises en relation avec l'espace thrace. Nous nous y rapportons à l'inscription perse découverte près du castre roman de Gherla, en Transylvanie, en 1937 et publiée en 1954 par J. Harmatta, dont on peut encore lire la formule très connue des inscriptions de Darius I<sup>er</sup> : [...xšâ]yathiya [...Višt]âspahya [... puça] [...a]kunauš (« Le roi [Darius], le fils d'Hystaspe, a fait »)<sup>30</sup>.

Le père de l'histoire dit que, une fois arrivé à Téaros, Darius a érigé une stèle dans laquelle on louait les qualités de l'eau des sources qui s'y trouvaient. Puisque Hérodote cite le contenu de l'inscription sans préciser qu'il s'agit d'une traduction, on pourrait croire que celle-ci a été rédigée seulement en grec. Or, nous avons déjà établi, que tout ce que l'on sait sur les inscriptions vouées à immortaliser la présence de Darius dans l'un des pays soumis est qu'elles ont été écrites en cunéiformes, dans les langues « officielles » de l'empire des Achéménides, à savoir le vieux perse, le babylonien et l'élamite, tout comme dans la langue de la population locale, en respectant l'écriture de cette dernière. Nous n'avons aucune raison de croire que Darius a procédé d'une manière différente en Thrace, en utilisant seulement le grec, une langue connue également dans l'espace sud-thrace, afin de faire graver la stèle qu'il a y érigée. Mais, à cause du fait qu'Hérodote ne nous dit pas, d'une manière explicite, qu'il s'agit d'une traduction, il résulte que, en fait, il nous donne une traduction du grec, faite par sa source, en utilisant la variante cunéiforme, ou bien que l'inscription a eu aussi une variante grecque<sup>31</sup>. La première hypothèse est soutenue, dans le texte d'Hérodote, par l'absence des indications, invoquées souvent dans d'autres contextes, selon lesquelles il a vu, de ses propres yeux, cette stèle (iyij)<sup>32</sup>, ou par le détail qu'il partage ses propres recherches sur celle-ci (fstor...h)<sup>33</sup>. Pour des raisons à commenter dans les pages qui suivent, nous croyons que la seconde variante est la plus probable. Pour les mêmes raisons, l'affirmation d'Hérodote taàta d —nqaàta —grēfh ne doit pas être comprise comme une citation entière de l'auteur ou de sa source, mais on a affaire à une reproduction partielle.

<sup>29</sup> Voir aussi S. West, *supra*, n. 5, p. 117: «The subjugation of Scythia is crucial for this snub to Persian pretensions; Herodotus seems curiously unaware that Sesostris' conquests, as he has described them, extended beyond Darius' empire on all fronts. Of course the area lay far beyond the horizons of even the most dynamic of Egypt's rulers, and the specification of the northern limits of Sesostris' conquest must reflect a Greek mind (whether Herodotus' or another's), at best representing an attempt to impose a precise sense on Egyptian claim that the great pharaoh's empire had surpassed that of Darius». Voir aussi O. Kimball Armayor, *supra*, n. 25, p. 59 sq.; C. Obsomer, *supra*, n. 23 p. 56 sq.; D. Asheri, *Herodotus on Thracian Society and History*, in vol. *Hérodote et les peuples non Grecs* (Fondation Hardt, Entretiens sur l'Antiquité classique, publiés par O. Reverdin et B. Grange. Tome XXXV), Genève, 1990, p. 151 sq.; M. Vasilescu, *supra*, n. 5, p. 224–226. W. Kendrick Pritchett, *supra*, n. 14, p. 149, propose une interprétation un peu différente: «Almost all are agreed that the stelai which Herodotus (2.103) says could be seen in Thrace and attributed to Sesostris were the work of Dareios».

<sup>30</sup> Il s'agit d'une tablette d'argile, détériorée, sur laquelle on a eu une inscription de quatre lignes. On ne connaît pas les circonstances à la suite desquelles cette tablette est arrivée en Transylvanie. Voir J. Harmatta, *A recently discovered Old Persian Inscription*, in *AAntHung.*, II, 1–2, 1954, p. 1–14, qui suppose que l'inscription provient de Thrace; M. Mayrhofer, *Supplement zur Sammlung der altpersischen Inschriften*, Wien, 1978, p. 16. Pour P. Lecoq, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, 1997, p. 218: „le style négligé de l'écriture permet de supposer qu'il s'agit du «brouillon» d'un texte qui devait être gravé sur un support plus noble”.

<sup>31</sup> Voir également W. F. Weißbach, in E. Unger, *supra*, n. 2, p. 16–17.

<sup>32</sup> Le syntagme «taàta d —nqaàta —grēfh permet», pourtant, la supposition que l'historien même a vu l'inscription.

<sup>33</sup> Pour la signification de ces notions chez Hérodote, voir F. Jacoby, *Atthis. The Local Chronicles of Ancient Athens*, Oxford, 1949, p. 216 et 389, n.3; G. Nenci, *Il motivo dell'autopsie nella storiografia greca*, in *SCO*, III, 1953, p. 14–16; F. Haible, *Herodot und Wahrheit. Wahrheitsbegriff, Kritik und Argumentation bei Herodot*. Inaug. Diss., Tübingen, 1963, *passim*; F. Oertel, *Herodots ägyptischer Logos und die Glaubwürdigkeit Herodots*, Bonn, 1970, p. 5 sqq.; F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980, p. 271 sqq. G. Schepens, *L'„autopsie“ dans la méthode des historiens Grecs du V<sup>e</sup> s. avant J-C*, Bruxelles, 1980, p. 74 sqq.; J. Marnicola, *Herodotean narrative and the Narrator's presence*, in *Arethusa*, XX, 1987, p. 121 sqq.; A. B. Lloyd, in *Historia*, 37, 1988, *supra*, n. 23, p. 23 sqq.

La stèle de Téaros aurait paru durer jusque vers l'année 1830, car, selon la narration du général A. Jochmus, qui a été, en 1847, dans le village Pinarhisar (Binar Hissar) situé aux sources de Téaros<sup>34</sup>, a appris d'un habitant turc que près de sa maison était restée, pour beaucoup de temps, une pierre avec des lettres «comme des clous»<sup>35</sup>. Il est possible qu'il aurait été question de la stèle de Darius dont parle Hérodote, en dépit de l'indication archéologique très vague<sup>36</sup>, mais sans tenir compte de la nature de l'inscription de Pinarhisar, celle à laquelle se rapporte l'historien d'Halicarnasse nous aide à nous former une idée sur la manière des Grecs, de l'époque de Darius, de traduire dans leur langue les titres des rois perses.

Dans la transcription d'Hérodote ou de sa source ceux-ci étaient ῥιστῶν τε καὶ κέλλιστον πεντωνκνῆρων, Dareoj Đ `UstĚspeoj, Perswn te ka^ pĚshj tĀj °pe...rou basileŬj. Tenant compte du fait que le Père de l'Histoire prétend qu'il cite les mots écrits sur la stèle de Téaros, on s'attendrait que les titres royaux correspondent aux titres du roi Darius connus de nombreuses inscriptions royales cunéiformes. Sur ces inscriptions ces titres ne sont pas, pourtant, identiques. Deux des variantes les plus élargies de ces titres, celle de Behistun (DB) et celle de Naqš-i Rostam (DNa), présentent des différences notables. Sur l'inscription de Behistun on lit *adam Dārayvauš xšāyathiya vazraca xšāyathiya xšāyathiyānām xšāyathiya Pārsaiy xšāyathiya dahynām Vištāspahya puça Aršāmahyā napā Hahāmanišiya* («Je suis Darius, le grand roi, le roi des rois en Perse, le roi des peuples, fils de Vištāspa, le petit-fils d'Arsamès, l'Achéménide»), et sur celle de Naqš-i Rostam, *adam Dārayvauš xšāyathiya vazraca xšāyathiya xšāyathiyānām xšāyathiya dahyūnām vispazanānā, xšāyathiya ahyāyā būmiya vazrakāya dūraiapi Vištāspahya puça Hahāmanišiya Pārsa Pārsahyā puça Ariya Ariya ciça* («Je suis Darius, le grand roi, le roi des peuples de toutes origines, le roi sur cette terre grande au loin, fils de Vištāspa, l'Achéménide, Perse, fils de Perse, Aryen, de descendance aryenne»)<sup>37</sup>.

Le détail sur les qualités curatives des eaux de la rivière Téaros (IV, 90) ,O d' T~arōj l~getai ØpŎ tīn pero...kwn e'nai potamīn ῤristoj tĚ te ῤlla <t!> -j ῤkesin f~ronta ka^ d¾ ka^ ĆndrĚsi ka^ tpoisi yĚrhñ Ćk~sasqai («Le Téaros, au dire des populations circonvoisines, est le fleuve dont les eaux sont les meilleures pour la guérison de la gale chez les hommes et les chevaux») est unique sur les inscriptions officielles Achéménides. Il marque une influence claire locale (ØpŎ tīn perio...kwn), fait qui nous fait croire qu'il a été ajouté par Hérodote ou par sa source afin de rendre plus intéressante la narration sur la stèle de Darius de Thrace<sup>38</sup>. Le reste, nous allons voir, respecte, à coup sur, la phraséologie des monuments épigraphiques royaux de l'époque de Darius I<sup>er</sup>.

<sup>34</sup> Binar Hissar se nommait, à l'époque byzantine, Pegai sau Phourion tōn Pegon. Les Grecs de la période de la domination ottomane nommaient cette localité Brysis. Tant en grec qu'en turc le nom a le sens de source, fontaine. La liaison entre la signification de ces dénominations et les sources de Téaros est certaine. Cf. F. Babinger, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14. –15. Jahrhundert)*, Brün, München, Wien, 1944, p. 54; H. J. Kissling, *Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jahrhundert* (Deutsche Mogenländische Gesselschaft), Wiesbaden, 1956, p. 66; A. Carlie, *Partitio terrarum imperii Romaniae*, in *Studi Veneziani*, 7, 1965, p. 220; P. Soustal, *Tabula Imperii Byzantini*, 6, *Thrakien* (Thrakē, Rodopē und Haimimontos), (Österreichische Akademie der Wissenschaften), Wien, 1991, p. 220 sq.; G. C. Liakopoulos, *The Ottoman conquest of Thrace. Aspects of Historical Geography* (The Institute of Economics and Social Science of Bilkent University), Ankara, 2002 (via Internet). Selon *Gety Thesaurus of Geographic Names Online*, s.v., aujourd'hui Pinarhisar est abandonné.

<sup>35</sup> A. Jochmus, *supra*, n. 2, p. 43–44; W. W. How, J. Wells, *A Commentary on Herodotus*, Oxford, 1928, ad IV, 91.

<sup>36</sup> A Pinarhisar on a découvert la base d'une inscription, qui pourrait être celle dont parle Hérodote. La probabilité que cette inscription soit plus tardive, turco-arabe, est, à notre avis, très réduite. Voir également E. Unger, *supra*, n. 2, p. 3–16.

<sup>37</sup> Pour les titres du roi Darius I<sup>er</sup>, voir Cl. Herrenschildt, *supra*, n. 24 p. 33 sqq. Le texte des inscriptions de Behistun et Naqš-i Rostam chez R. G. Kent, *supra*, n. 24 p. 116 sqq., 137 sqq.; R. Schmitt, *The Inscriptions of Darius the Great. Old Persian Text (Corpus Inscriptionum Iranicarum, Part I: Inscriptions of Ancient Iran, I, The Old Persian Inscriptions, Texts 1)*, London, 1991; Idem, *The Old Persian Inscriptions of Naqsh-i Rostam and Persepolis (Corpus Inscriptionum Iranicarum, Part I: Inscriptions of ancient Iran, I, The Old Persian Inscriptions, Texts II)*, London, 2000; P. Lecoq, *supra*, n. 30, p. 187 et 219; M. Brosius (translated and edited), *The Empire from Cyrus II to Artaxerxes I*, Lactor 16 (The London Association of Classical Teacher), London, 2000, p. 30. Pour les précédents mésopotamiens des titres des rois perses, voir J. Gwin Griffith, *basileŬj basilwn : Remarks on the History of a Title*, in *CPH*, XLVIII, 1953, 3, p. 145–154; E. Campanile, *Ant. Pers. Xšayaθiya xšāyathiyānām*, in *Studi linguistici in onore di T. Bolelli*, Pisa, 1974, p. 110–118; M. Vasilescu, *supra*, n. 5, p. 200 sq. Pour le patronyme de Darius sur les inscriptions royales cunéiformes, voir L. Boffo, *La lettera di Dario I a Gadata: I privilegi del tempio di Apollo a Magnesia su Meandro*, in *Bullettino dell'Istituto di Diritto romano „Vittorio Scialoja”*, terza serie, XX, 1978, p. 298 sq., n. 101.

<sup>38</sup> Voir aussi S. West, *supra*, n. 5, p. 296. Selon P. Lecoq, *supra*, n. 30, p. 20, la référence aux propriétés curatives superlatives des sources de Téaros représente une allusion au culte de l'eau des fleuves pratiqué par les iraniens, comme



Si l'on compare les titres et la filiation de Darius des inscriptions royales avec ceux de la stèle supposée de Téaros, et si nous ignorons les jugements faits, jusqu'à présent, en faveur de cette dernière, nous observons qu'il y a des différences notables, tant en ce qui concerne l'étendue qu'en ce qui concerne la topique, fait qui nous pousse conclure qu'Hérodote, à ce point, n'est pas crédible. Mais il y a chez Hérodote un syntagme qui est à retrouver, entièrement, dans les inscriptions royales de Darius, ce qui démontre que le Père de l'Histoire ou sa source se rapportait à un document perse authentique. Il s'agit du syntagme Pers̄wn te kā p̄shj tĀj °pe...rou basileŪj («le roi des Perses et de toute la terre») qui est une traduction correcte de la partie des titres de Darius, présente sur les inscriptions royales cunéiformes, qui mettent en évidence l'idée de domination universelle du roi<sup>39</sup>. Dans la variante perse (et, d'une manière similaire, dans la variante élamite ou babylonienne) cette idée est rendue, sur plusieurs inscriptions, par les formules : *xšâyathiya Pârsaiy xšâyathiya dahynâm*, «le roi des rois en Perse, le roi des peuples» (DB), *xšâyathiya dahyûnâm vispazanânâm xšâyathiya ahyâyâ vazrakâyâ bûmiya vazrakâyâ*, «le roi des peuples de toutes origines, le roi sur cette terre grande au loin», (DNa), *xšâyathiya dahyûnâm xšâyathiya ahyâyâ bûmiyâ vazrakâyâ* («roi des pays, roi sur cette grande terre»), si nous lisons, dans la traduction de F. Vallat<sup>40</sup>, sur la statue de celui-ci faite en Égypte et apportée à Suse, ou *xšâyathiya dahyûnâm xšâyathiya haruvahâya bûmiyâ* («le roi des peuples, le roi sur toute la terre») de deux inscriptions de la même localité (DSb=Dv) etc. Sans doute, l'expression p̄shj tĀj °pe...rou basileŪj traduit, d'une manière rigoureuse, le syntagme perse *xšâyathiya ahyâyâ bûmiyâ vazrakâyâ*, ou son équivalent *xšâyathiya dahyûnâm xšâyathiya haruvahâya bûmiyâ*<sup>41</sup>.

Cette reproduction exacte du perse en grec, d'une formule attachée aux titres du roi Darius des inscriptions royales cunéiformes, exclut la possibilité qu'Hérodote ou sa source invente et fabule qu'elle se trouvait sur la stèle des sources de Téaros. Elle aurait dû être sur cette stèle, car on ne peut imaginer aucune alternative plausible, aux dires d'Hérodote<sup>42</sup>.

on lit dans le Yašt 5, «Ābān Yašt» (*Hymne aux eaux*), de l'*Avesta*. Mais l'expression Øpō tīn perio...kwn laisse peu d'espace à cette supposition.

<sup>39</sup> L'idée que les rois perses régnaient sur toute la terre est courante sur les inscriptions royales achéménides. Cf. R. G. Kent, *supra*, n. 24, surtout p. 116 sqq; F. Vallat, *supra*, n. 10, in RA, 68, 1974, p. 157 sqq.; Cl. Herrenschildt, *supra*, n. 24, p. 33–65; J. Heinrichs, *supra*, n.24, p. 525; P. Briant, *supra*, n. 8, p. 185–196, 934–936; F. Prontera, *supra*, n. 24, p.132; R. Schmitt, *Greco-Persian Political Relations*, in *Elr*, XI, fasc. 3, 2002, p. 292 sq. Pour la manière de récepter les inscriptions achéménides dans la littérature grecque, voir R. Schmitt, *Achaimenidinschriften in griechischer literarischer Überlieferung*, in vol. *A Green Leaf. Papers in Honor of Prof. J.P. Asmussen* (Acta Iranica, Deuxième Série, XII), Leiden, 1988, p. 17–38.

<sup>40</sup> F. Vallat, *supra*, n. 10. La traduction des autres textes perses ou babyloniens, comme DSv, appartient à P. Lecoq, *supra*, n. 30.

<sup>41</sup> Le syntagme *xšâyathiya ahyâyâ bûmiya* et ses variantes représentent l'idée d'«empire perse» qui correspondait à tout le monde connu. Cf. Cl. Herrenschildt, *supra*, n. 24, p. 42–45. Pour ces raisons le syntagme Pers̄wn te kā p̄shj tĀj °pe...rou basileŪj ne doit être traduit par «roi des Perses et de tout le continent», comme Ph.-E. Legrand, *supra*, n. 2, A. D. Godley, dans l'édition Loeb, Cambridge, Mass., London, 1982, ou A. Fraschetti, dans l'édition Arnoldo Mondadori, mais par «le roi des Perses et de toute la terre» selon la traduction, sans explications, de F. Vanč-Štef, *Herodot, Istorii*, I, București, 1961, car Āpeiroj signifie, tout d'abord, «terre», opposée à la «mer», comme il résulte de *Il.*, I, 485, *Od.*, III, 90; X,56, Hes., *Erga*, 624, etc., mais surtout parce qu'Hérodote, IV, 97 et VIII, 66, l'utilise lui-même avec cette signification. J. E. Powell, *A Lexikon to Herodotus*, Cambridge, 1938, p. 163, s.v. Āpeiroj, et, selon lui, F. Prontera, *supra*, n. 24, p. 132 sq., n.15, attribue à ce mot, dans ce cas, le sens d'Asie. Or, si c'est ainsi, nous nous trouverions devant deux variantes paradoxales: 1) Si Hérodote n'a pas été influencé par la phraséologie des inscriptions perses, nous avons le sens de «roi des Perses et de toute l'Asie», en excluant le Téaros, qui était situé, explicitement, en Europe (Hdt., IV,89); 2) Si, pourtant, Hérodote a été influencé par cette phraséologie, alors Āpeiroj ne pouvait signifier l'Asie, car les Perses ne connaissaient le concept de continent, qui est une création de la géographie ionienne de l'époque archaïque; ils considéraient la terre un seul corps. Voir S. Mazzarino, *L'image des parties du monde et les rapports entre l'Orient et la Grèce à l'époque classique*, in *AAntHung*, 7, 1959, p. 85–101; J. Heinrichs, *supra*, n. 24, p. 487–540; R. Bichler, *Wahrnehmung und Vorstellung fremder Kultur. Griechen und Orient in archaischer und frühklassischer Zeit*, in M. Schuster (hrs.), *Die Begegnung mit dem Fremden. Wertungen und Wirkungen Hochkulturen vom Altertum bis zur Gegenwart* (Colloquium Rauricum, Band 4), Stuttgart, Leipzig, 1996, p. 51–57; R. Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and Art of Persuasion*, Cambridge, 2000, p.75–101; M. Vasilescu, *supra*, n. 5, p. 200–202.

<sup>42</sup> L'alternative St. West, *supra*, n. 5, p. 296, à savoir que l'inscription de Téaros «is merely guesswork by someone who seems to have had some idea of the formulae of Persian royal titlature» ne résiste pas. Voir aussi J. M. Cook, *The Persian Empire*, London, 1983, p. 63; W. Kendrick Pritchett, *supra*, n. 14, p. 180. Une éventuelle hypothèse selon laquelle Hérodote aurait pu s'inspirer des modèles littéraires grecs n'aurait aucun support solide. Même si support existait, il



Le problème de la stèle de Téaros ne réside pas dans son existence, mais dans la façon dont Hérodote la cite et, en général, dans la manière dont les Grecs de l'époque de Darius ou d'Hérodote traduisent dans leur langue les titres des rois perses. Il est clair pour nous que, dans l'économie de la narration sur la campagne scythique de Darius, Hérodote fait référence à l'inscription de Téaros à double dessein : d'un côté pour marquer la présence du roi dans cette partie de la Thrace et, de l'autre côté, en profitant de cette circonstance pour mettre en évidence une tradition locale concernant les qualités curatives de la source de la rivière, qui prétendait que ces qualités ont stimulé le roi d'ériger la stèle. Il a superposé, autrement dit, deux informations qui n'étaient pas en rapport d'interdépendance. Certes, faute de l'originel, nous ne pouvons écarter complètement l'hypothèse que, en effet, sur la stèle de Téaros aurait existé le préambule sur les qualités curatives de la rivière, mais la comparaison avec les inscriptions royales cunéiformes achéménides, qui ont une autre architecture, laisse peu d'espace à cette supposition.

Considérée sous cet angle, la stèle de Téaros pose aussi le problème de la crédibilité, justement à ce point<sup>46</sup>, d'Hérodote. Pour un critique intransigeant, qui prétend de la part d'Hérodote une méthode de travail similaire à l'historien moderne, il n'est pas crédible, car l'inscription qu'il cite n'est pas vraisemblable par rapport à ce que l'on sache sur les inscriptions royales de Darius. Mais jugée à travers la manière d'Hérodote d'écrire sur le passé, qui nous relève un personnage d'une complexité extraordinaire<sup>47</sup>, elle nous transmet des fragments de réalité que nous pouvons décrire de la manière suivante : pendant sa campagne scythique, Darius a fait ériger une stèle par laquelle il y a marqué sa présence. Sa mission aurait du être celle d'exalter le pouvoir absolu du Grand Roi, grâce à l'étendue vaste de son territoire<sup>48</sup>. Les habitants, afin de mettre en valeur leur contrée, ont cru que cette inscription, qui d'ailleurs était incompréhensible pour eux, louait les qualités curatives de la rivière. En s'informant sur l'expédition du Grand Roi contre les Scythes, Hérodote a appris de l'existence de cette stèle et il a considéré qu'il est utile de la faire connaître à ses contemporains et à la postérité. On ne peut que supposer comment il a connu cette stèle, d'une manière directe ou indirecte. Il est sûr qu'il en a appris des choses, qu'il les a notées et qu'il les a utilisées au moment de la rédaction des *Histoires*. Tout comme il résulte, d'une manière claire, du contenu de l'inscription qu'il prétend citer *verbatim*, mais qui n'a pas une architecture comparable à celle des inscriptions royales cunéiformes du temps de Darius, il n'a pas utilisé de ces notes que celles qu'il a considérées intéressantes, de son point de vue. C'est pourquoi on a dans le corps de la dite inscription deux parties qui, à coup sûr, n'ont pas été situées l'une à côté de l'autre : la partie géographique et ethnographique, d'expression locale<sup>49</sup> et la partie épigraphique authentique. Cette manière de travail, critiquable pour un historien moderne, était, probablement, considérée par Hérodote la plus appropriée afin de rendre son œuvre susceptible d'être écoutée et lue<sup>50</sup>.

---

G. Malouchou & A. Matthaïou (eds.), *Khiakon symposion eis mnimin W.G. Forrest*, Athens, 2006, p. 149–171 ; Chr. J. Tuplin, *The Gadatas Letter*, in L. Mitchel & L. Rubinstein (eds.), *The Ephigraphic Habit. Festschrift for P. J. Rhodes*, Swansea, en cours de parution. Mes remerciements à Monsieur le Professeur Chr. J. Tuplin pour le fait de m'avoir envoyé son étude et celle de R.J. Lane Fox.

<sup>46</sup> Le problème de la crédibilité d'Hérodote ne doit pas être jugé globalement, mais pour chaque cas pris séparément. Cf. M. Vasilescu, *supra*, n. 7, p. 83–126, et n. 5, p. 187–240.

<sup>47</sup> Pour un jugement de valeur pertinent sur l'œuvre d'Hérodote, voir A. Momigliano, *Il posto di Erodoto nella storia della storiografia*, publié dans le volume du même auteur, *La storiografia greca*, Torino, 1982, p. 138–155.

<sup>48</sup> Cf. P. Briant, *supra*, n. 8, p. 211.

<sup>49</sup> Pour l'intérêt géographique et ethnographique d'Hérodote, voir K. E. Müller, *Geschichte der antiken Ethnographie und ethnologischen Theoriebildung*, I, Wiesbaden, 1972, p. 101–131; J. Redfield, *Herodotus the Tourist*, in *CPh*, 80, 1985, p. 96 sqq.; D. Asheri, *Introduzione generale* à l'édition Mondadori, I, Milano, 1988, p. XXIV sq.; R. Bichler, *Herodots Welt. Der Aufbau der Historie am Bild der fremden Länder und Völker, ihrer Ciivilization und ihrer Geschichte*, Berlin, 2000; R. Thomas, *supra*, n. 41.

<sup>50</sup> Sur le problème de la lecture publique des *Histoires*, voir des opinions différentes chez F. Jacoby, in *RE*, Suppl. 2, 1913, col. 330 et 379 sq., s.v. *Herodotos*; M. Pohlenz, *Herodot, der erste Geschichtsschreiber des Abenlandes*, Leipzig, 1937, p. 208 sqq.; J. Myres, *Herodotus, Father of History*, Oxford, 1953, p. 20–31; T. E. V. Pearce, „*Epic Regression*” in *Herodotus*, in *Eranos*, 79, 1981, p. 89 sq.; R. Latimore, *The Composition of the History of Herodotus*, in *CPh*, 53, 1958, p. 9; J. A. S. Evans, *Herodotus*, Boston, 1982, p. 17; S. Flory, *Who Red Herodotus' Histories*, in *AJPh*, 101, 1980, p. 14 et 28; Idem, *The Archaic Smile of Herodotus*, Detroit, 1987, p. 15; G. Nagy, *Herodotus the Logios*, in *Arethusa*, 20, 1987, p. 180 sqq.; W. A. Johnson, *Oral Performance and the Composition of Herodotus' Histories*, in *GRBS*, 35, 3, 1994, p. 229–254; M. Dorati, *Le Storie di Erodoto: etnografia e racconto*, Pisa–Roma, 2000, p. 17–37.